

Yeux fertiles

Number 75, Winter 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13757ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1998). Review of [Yeux fertiles]. *Moebius*, (75), 115–130.

Lire la chanson

De tous les arts de la scène, c'est sans aucun doute la pratique de la chanson qui a le plus souffert des nouvelles technologies. Elle a profité, certes, à travers son histoire, de l'industrie de l'enregistrement (le disque) et de la transmission sonore (radio, télé, cinéma). Sur scène, elle a évolué avec le micro et les diverses techniques d'amplification. À un point tel que la chanson est aujourd'hui impensable et impraticable sans amplification. Et dans la foulée de l'internationalisation et de la standardisation du phénomène, la musique a pris le pas sur les paroles — et d'ailleurs, aujourd'hui, on dit «faire de la musique» et non «de la chanson» —, l'interprétation est devenue une affaire de studio et de console, les coûts sont devenus si exorbitants que l'organisation de spectacles est une gageure et l'auditoire incapable de payer le prix des billets. La chanson est donc malade, très gravement malade. Et moi qui m'y intéresse depuis vingt ans en tant qu'observateur averti, je me replie sur mes préoccupations d'historien et de sociocritique, laissant aux intervenants de l'industrie le soin de trouver quelques remèdes locaux — l'international étant entraîné par la chute actuelle des ventes de disques...

* * *

Avec ma lunette d'historien de la chanson, je retiens quelques titres qui ont attiré mon attention et qui méritent qu'on s'y attarde. D'abord un album consacré à la musique la plus éloignée dans l'espace, mais certainement la plus prégnante dans ses influences multiples: *Afro! les musiques africaines* de Sean Barlow et Banning Eyre, traduit de l'américain par Agnès Girard (Éd. Hors Collection, 1997, 79 p.). Très abondamment illustré par Jack Vartoogian, cet album séduisant donne un aperçu efficace des grandes figures et styles actuels en Afrique. Entendez des grandes figures qui ont réussi à se faire connaître et valoir à l'extérieur du continent africain. Haut en couleur, les musiques sont réparties en régions, ce qui est très utile, mais vraiment très utile, avec discographie à l'appui, glossaire, renseignements sur les principaux festivals, index. Bref, un beau livre grand public, très documenté, sans prétention, qui nous éclaire sur la présence de ces musiques africaines tant dans le monde anglo-américain que dans la francophonie. Chez les Américains, ces musiques noires sont

vivantes et prédominantes depuis plus d'un siècle. Même chose en Amérique latine où les croisements entre musiques européennes et musiques africaines ont donné les musiques nationales que l'on connaît aujourd'hui. Dans la francophonie, ces musiques noires ne se sont imposées que tout récemment et il n'y a pas de doute qu'elles contribuent à renouveler et à enrichir la chanson d'expression française — puisqu'il est impossible de parler de véritable musique française. Le Québec reçoit toutes ces influences via la France et les USA, constituant ainsi un incroyable creuset musical. C'est d'ailleurs ce qu'illustrent Richard Bergeron et Christian Côté dans leur *Destination ragou, une histoire de la musique populaire du Québec* (Éd. Triptyque, 1991, 182 p.).

* * *

Puisque nous parlons de creuset, le livre qui nous renvoie le plus loin dans le temps est sans conteste celui de Conrad Laforte et Monique Jutras: *Vision d'une société par les chansons de tradition orale à caractère épique et tragique* (Les Archives du folklore, 27, PUL, 1997, 529 p.). Cette anthologie savamment commentée remet le texte à l'honneur. À travers les chansons (et leurs variantes d'avant l'enregistrement sonore), les auteurs mettent en lumière la vision de la société rude et souvent cruelle de nos lointains ancêtres, tout en rappelant avec pertinence que ces mœurs sont encore partiellement latentes dans les mentalités actuelles. On a vu en effet qu'en temps de guerre, elles peuvent resurgir avec force. Les chansons sont regroupées selon leurs lieux de cueillette et leur étude, même si elle ne révèle rien de très nouveau, illustre à merveille la finesse des méthodes d'analyse ethnologique. Bref, l'analyse des textes de 75 chansons anonymes, «classiques», épiques et tragiques, lesquelles, à l'exemple des contes populaires, racontent des histoires parfois édifiantes, parfois sordides d'amour, de meurtres, d'accidents, etc. Dans la tradition de ce que l'on appelait au siècle dernier la chanson d'actualité: «Renaud, le tueur de femmes» ou encore «Le meurtrier de ses deux frères». Très drôle! Et que penser de «La fille en léthargie»?

* * *

Une autre anthologie m'a tout simplement enchanté. Non pas par ses textes anonymes et ennoblis par le temps

comme précédemment, mais au contraire par des textes signés et datés, marqués profondément par la personnalité de l'auteur: *Les poètes du Chat noir*, un fort volume de textes choisis et présentés par André Velter (NRF, Poésie, Gallimard, 1996, 505 p.). Le Chat noir représentait, on le sait, une véritable institution, et son influence a été grande à la fin du siècle dernier, dans toute l'Europe. Velter reproduit l'article d'Émile Gaudreau: «La fondation du Chat noir», et celui de Georges Auriol sur la fondation du célèbre cabaret: «Portrait de Rodolphe Salis», ce qui est bien amusant. Encore aujourd'hui, les vedettes modernes d'alors hantent toujours l'esprit de Montmartre. Velter a tiré la couverture du côté des poètes plutôt que des paroliers, mais il l'annonçait dès le titre de son volume. Sa préface s'intitule «Liberté fin de siècle». Elle souffre un peu de l'aveuglement optimiste provoqué par l'esprit de la Belle Époque, mais ne brosse-t-elle pas le portrait de la bohème «artiste» du temps. Je n'ai malheureusement pas retrouvé dans la bibliographie un titre pourtant incontournable à propos du Chat noir et de l'époque: *Cabaret, cabarets* de Lionel Richard (Plon, 1991). Ce dernier montrait comment s'organisait tout un réseau de spectacles en marge et/ou en opposition au vedettariat moussé très fortement par les cafés-concerts et plus tard par le music-hall.

Velter a préféré nous faire lire des poètes plutôt que les mécanismes de fonctionnement d'une institution. Les plus connus d'entre eux sont Aristide Bruant, Alphonse Allais, André Gill, Maurice Rollinat, Jules Jouy, Charles Cros, Verlaine, Richepin, Zankrof, Jehan Rictus, Erik Satie, etc. Il a en retenu soixante-cinq. Gaston Couté n'est pas là, mais Mallarmé y est. Dans l'ensemble, on lira des textes de poètes, bien sûr, mais aussi des paroles de chansons, des sketches, des aphorismes improvisés de Satie, des fumisteries d'Allais ou encore un «Conte pour rendre les petits enfants fous» d'Henry Somm et la «Légende des sexes» d'Harancourt. Tout cela est très divertissant et conforme à ce que l'on identifie encore comme l'esprit à la française. Écoutons Satie: «Le piano, comme l'argent, n'est agréable qu'à ceux qui en touchent» ou encore, en essayant de brosser son autoportrait: «L'avenir est donc à la philosophie.»

Toujours dans la mise en valeur des textes, je retiens d'autres figures marquantes de la chanson. Il s'agit de Colette Magny et de Gilbert Langevin, décédés tous les deux presque en même temps. Les personnages sont en vérité très différents, quoique leurs revendications absolues et utopistes se rejoignent à plusieurs égards.

Colette Magny, citoyenne-blues de Sylvie Vadureau (Éd. Mutine, 1996, 144 p.). Derrière cette maison d'édition se cache Marie-Thérèse Mutin qui préfaçait, en 1994, une anthologie extraordinaire de textes de Catherine Ribeiro (Éd. GIE Chanson, 1994, 207 p.): *Poèmes en la 440*. Il serait trop long de commenter toutes ces «chansons» et de rappeler les personnalités fortes, passionnées, musclées et exemplaires qui les ont écrites. Sachez tout de même que ces livres existent, publiés avec amour et diffusés avec difficulté, ce qui explique pourquoi peu de journalistes les commentent. La belle et talentueuse Catherine Ribeiro n'a pas encore dit son dernier mot. Quant à Colette Magny, elle résonne encore pour moi dans la cohue et la rumeur de Mai 68 en France. Sa fougue, ses cris, son engagement sociopolitique, tout cela réuni reste unique en France et on peut regretter que sa voix n'ait pas été amplifiée encore davantage, jusqu'à nous, au Québec. L'histoire semble vouloir retenir d'elle surtout sa voix de chanteuse de blues, ce qui est déjà exceptionnel; derrière ses lunettes rondes, sous ses cheveux frisés courts, dans sa corpulence et sa voix rauque, je retiens et revendique son courage, sa créativité, son talent. Je la replonge ainsi parfaitement dans son temps, son époque, sa passion: *Vietnam 67, Magny 68-69, Feu et rythme* en 70, *Répression* en 72, *Tanakhan*, montage de textes d'Antonin Artaud, etc. Une grande œuvre.

C'est avec la même fougue que Gilbert Langevin livrait ses poèmes et ses textes de chansons. Il apparaissait toujours bien agité, comme tirailé du dedans par sa soif d'expression, qui était le plus souvent laconique, et qui se déployait par la suite en des textes longs et parfois un peu bavards. C'est de cette agitation que semble atteint le milieu poétique depuis la mort précoce de ce poète et animateur hors du commun. André Gervais a préparé un recueil de chansons: *La voix que j'ai* (VLB éditeur, 1997, 279 p.), dont le titre rappelle une chanson fort connue de Langevin chantée par Gerry Boulet, ex-leader du groupe rock Offenbach. Cette édition est impeccable et pourrait servir de modèle à tous les ouvrages de ce

genre. Ce même André Gervais, chercheur infatigable, fin limier, a également dirigé un dossier «Gilbert Langevin» dans la revue universitaire *Voix et images* (n° 66, print. 1997, UQAM), réunissant des inédits et des contributions de lecteurs savants comme Michel Biron, Ginette Michaud, Pierre Nepveu, Jacques Paquin et, bien sûr, Gervais lui-même.

Dans la collection Typo (Poésie, 1997, 268 p.), Normand Baillargeon présente une anthologie de textes de Langevin: poésie, chansons, prose et aphorismes sous le titre de *Poésie*, laissant entendre que la poésie était intégralement liée à la vie quotidienne de l'écrivain-parolier, laissant donc entendre également qu'une sorte d'unanimité s'était établie autour du personnage qui écrivait soit un poème ici, soit un texte de chanson pour Pauline Julien là, ou encore un aphorisme lapidaire sur la douleur des hommes. Enfin, le numéro 73 de la revue *Mæbius* publiait un inédit de Langevin, un long poème présenté et commenté par A. Gervais et N. Baillargeon. Depuis quelques mois, de nombreux récitals de textes et même des disques rendent hommage au poète et au parolier qu'il était. Qu'il repose en paix, lui aussi, et que ses textes demeurent longtemps dans notre mémoire collective, comme les contours d'une morale, comme une culture de la vigilance.

Une trentaine de recueils de poésie et une centaine de chansons, voilà de quoi nous réjouir. En poésie, il affirme que «l'instant rutil d'éternité»; «qu'à cela ne vache qu'à cela ne chienne/ce fleuve de douleurs apporta la révolte», raconte-t-il ailleurs; enfin, «le désir dit toujours bonjour», comme pour rappeler que la poésie sait devenir populaire, chanson.

* * *

D'autres titres portant sur la chanson sont à consulter, avec un esprit plus critique cependant.

Léger et s'adressant à un public jeune — plutôt groupie —, *The Rock Files, le rock dans tous ses excès* d'Anne et Julien, illustré gentiment par Jean-Claude Denis (Éd. Hors Collection, 1997, 220 p.). En un livre plus utile, plus largement documenté, quoique un peu léger lui aussi, Frédéric Zeitoun propose une petite chronique des tubes de l'avant-guerre à nos jours: *Toutes les chansons ont une histoire* (Ramsay/Archimbad, 1997, 340 p.). Des centaines d'anecdotes viennent agrémenter un chapelet de titres et de noms le

plus souvent connus. Un petit ouvrage de référence amusant et instructif, donc. *La chanson mondiale depuis 1945* devait fournir l'ouvrage de référence qu'on attend tous depuis très longtemps — sur le modèle du célèbre *Cent ans de chanson française*. Dirigé par Yann Plougastel (Larousse, 1996, 874 p.), il n'est malheureusement pas à la hauteur. Il fourmille d'erreurs et d'approximations et je comprends pourquoi Larousse ne le met pas en vente au Québec. Je n'insiste donc pas et je suis toujours dans l'attente d'un bon dictionnaire de la chanson... française et francophone.

Pour ceux qui souhaiteraient des lectures plus élevées, je suggère *Histoire de l'autorité. L'assignation des énoncés culturels et la généalogie de la croyance*. Ce livre extraordinaire est de Gérard Leclerc (Sociologie d'aujourd'hui, PUF, 1996, 432 p.). Il intéressera tous ceux qui s'interrogent sur les rapports entre le pouvoir et la culture; les rapports entre les instances du discours dominant et les pratiques culturelles; les rapports entre les valeurs assignées et la croyance suscitée et entretenue chez les consommateurs culturels, etc. Où se situent les décideurs culturels, quel discours servent-ils, quelles stratégies politiques couvrent-ils, quel(s) public(s) cherchent-ils à assujettir, quelle représentation nationale cultivent-ils, etc.? Autant de questions qui, dans le champ de production de la chanson, trouveraient à s'incarner avec profit, c'est-à-dire qu'elles permettraient de mieux comprendre les enjeux des relations du pouvoir à l'industrie, aux institutions, à la langue et à la... musique.

Robert Giroux

La misère des hommes

En ce temps où les gens de pouvoir n'ont pas la cote, chacun réclame le statut de victime ou d'exploité. Après les textes féministes consacrés à l'infériorisation économique des femmes, voici donc des textes qui exposent la condition misérable des hommes.

Chacun son tour

Depuis plusieurs années au Québec, Michel Dorais, anciennement travailleur social, s'emploie à explorer un territoire jadis négligé des sciences sociales, sans doute aveuglés que nous étions par le pouvoir masculin affiché dans tous les secteurs d'activités.

MICHEL DORAIS

Ça arrive aussi aux garçons. L'abus sexuel au masculin
VLB éditeur, 1997, 234 pages.

Spécialiste en sociologie de la sexualité, Michel Dorais affirme que les garçons ne sont pas exempts d'agressions sexuelles. Simplement, pour plusieurs d'entre eux, cet abus sans violence fut perçu comme une simple initiation sexuelle. Ce ne fut qu'après plusieurs années qu'ils en vinrent à considérer celle-ci comme une exploitation de leur vulnérabilité.

Ce neuvième ouvrage de Dorais résulte d'une étude subventionnée entre 1993 et 1995 auprès de trente jeunes hommes abusés sexuellement entre l'âge de quatre et quatorze ans. L'étude comporte huit chapitres entrecoupés de douze récits de vie où l'on constate la responsabilité de l'entourage immédiat, soit le père, l'oncle, l'amant de la mère, l'ami de la famille, etc., prédateurs s'affichant pour la plupart comme hétérosexuels. Dans les chapitres de réflexion, l'auteur s'empresse de dénoncer le mythe de l'abus sexuel comme initiation et analyse les conséquences de ces abus. Comment les victimes composent-elles avec les traumatismes? Sont-elles enclines à reproduire ces abus?

Je définirai les abus sexuels sur les enfants comme des dénudations, des attouchements ou des rapports sexuels entre personnes de maturité physique et psychique différente, alors que ces actes ne sont pas souhaités par la plus jeune d'entre

elles et lui sont imposés par manipulation, abus de confiance, chantage, coercition, menace ou violence. (p. 17)

L'élargissement de la notion d'abus sexuel à l'abus de confiance et de pouvoir pourrait cependant entraîner à son tour un abus de pouvoir comme n'est pas sans le savoir Dorais qui confirme: «[...] plus la définition de l'abus sexuel est large, plus le nombre de personnes affirmant avoir été victimes de tels abus est élevé.» (p. 29)

Le voyeurisme devant l'anecdote (du type «Je fais l'amour avec des hommes depuis que j'ai 6 ans») auquel nous sommes invités cède la place à la réflexion devant les commentaires d'abord descriptifs et factuels, à première vue peu analytiques, destinés à rassurer tout un chacun qu'il n'est pas seul à être victime. Michel Dorais refuse de séparer le monde en victime passive et agresseur actif: les garçons isolés, mal dans leur peau, étaient aussi à la recherche de gratifications... Il identifie l'abus sexuel comme un processus insidieux, une gradation de gestes, un malentendu fondé sur l'interprétation divergente de ceux-ci. Son approche anthropologique et le cadre interactionniste symbolique dont il s'inspire confirment les ambiguïtés sans les justifier: l'enfant ne saurait être abordé comme objet sexuel.

Les commentaires deviennent de plus en plus nuancés. Le professeur-chercheur à l'UQAM note judicieusement que l'érection ne peut être interprétée comme un signe de consentement: «Une réaction physique toute mécanique peut se produire même dans des cas de viol.» (p. 89) Avec le même à-propos, il souligne la confusion des sentiments qui règne dans les limbes de l'enfance: «[...] les êtres humains, et a fortiori les jeunes, n'ont que rarement une idée parfaitement claire et consciente de ce qu'ils sont en train d'accomplir». (p. 175)

La qualité et l'originalité de la réflexion de Michel Dorais résident dans le fait que l'auteur parvient à montrer comment les émotions et les sentiments suscités lors d'interactions traumatisantes parviennent à modifier et à conditionner les perceptions, les réactions voire les anticipations des victimes. Cette construction de significations suite à un abus sexuel qui implique aussi un rapport de pouvoir «constitue l'héritage de problèmes plus vastes qui concernent les relations entre hommes, entre générations, voire entre femmes et hommes». (p. 206) En somme, une problématique qui

nous concerne tous, ainsi que le confirme le «vous-lecteur» auquel s'adresse Dorais qui, après avoir expliqué certaines dynamiques, certains modes de vie, souhaite un réapprentissage, un nouveau mode d'usage.

SOUS LA DIR. DE D. WELZER-LANG, P. DUTY ET M. DORAIS

La peur de l'autre en soi. Du sexisme à l'homophobie

VLB éditeur, 1994, 302 pages

Pour cet ouvrage collectif, Michel Dorais s'adjoint un autre spécialiste de la condition masculine: Daniel Welzer-Lang, anthropologue et professeur-chercheur à l'Université de Lyon. Pierre Duty complète le trio directeur qui a rassemblé des travaux autour de la problématique «Anthropologie des sexes et de la vie domestique».

L'ouvrage retrace les causes et les conséquences de la discrimination homophobe aux plans culturel, social et politique. Selon les auteurs, le néologisme «homophobie» correspond au dénigrement des qualités considérées comme féminines chez les hommes et, dans une certaine mesure, des qualités dites masculines chez les femmes. L'essai est divisé en deux parties; la première, intitulée «Recherches et théories» comporte les articles des trois codirecteurs. Welzer-Lang discute des rapports existant entre l'homophobie et la masculinité; Dorais trace un bilan critique des recherches dites scientifiques sur l'homosexualité; alors que Duty procède à une analyse lexicologique des différents sens d'«homophobie» dans les dictionnaires et la littérature. La seconde partie: «Enquêtes et pratiques», explore l'univers du sexisme et de l'homophobie à la lumière des différentes disciplines des collaborateurs: médecine, andragogie, histoire, philosophie, pédiatrie, sexologie, etc.

Selon Welzer-Lang, les frontières rigides entre les genres assurent le contrôle social des femmes et des hommes, si bien que ceux qui ne se conforment pas aux stéréotypes sont discriminés. L'écriture dense de Welzer-Lang permet des synthèses percutantes: l'homophobie est le préservatif psychique et social de la virilité. Michel Dorais confirme que le discours biaisé sur l'homosexualité souligne son caractère pathologique, marginal et déviant. L'homosexualité n'est rayée que depuis 1991 comme problème mental par l'Organisation mondiale de la santé. Elle est encore considérée comme une

faute par la majorité des religions pratiquées en Occident. Parmi les études consacrées à l'homosexualité, Dorais distingue deux types d'ouvrages. Les études de type essentialiste qui proposent des explications psychanalytiques, sociobiologiques, hormonales et physiologiques à l'homosexualité, alors que selon les études de type constructiviste, ce sont les apprentissages culturels et les interactions entre individus qui fournissent les fondements du processus de construction sociale de la réalité.

Le ton et l'intérêt de la seconde partie est très inégal... L'invisibilisation du lesbianisme comme forme majeure de l'homophobie masculine avait été à juste titre soulignée. Cet ouvrage consacré à l'homophobie n'y consacre qu'un article... alors qu'on analyse la fonction psychique de l'homophobie dans le maintien de la virilité, les conséquences de l'homophobie sur le développement des jeunes, le rapport de l'homophobie et de la droite et la tolérance sociale de l'homosexualité en Allemagne.

Les deux Infinis

Il aura fallu quelques cohortes féministes pour nous convaincre que le privé est politique. Depuis, le quotidien est apparu comme au centre d'enjeux et de luttes de pouvoir, un nouveau territoire à conquérir en somme...

DANIEL WELZER-LANG ET JEAN PAUL FILIOD

Les hommes à la conquête de l'espace... domestique

VLB éditeur, 1993, 355 pages

Ainsi que le suggère le titre de leur ouvrage, Welzer-Lang et Filiod constatent la correspondance entre l'exploration par les hommes de l'espace planétaire et celui du quotidien prosaïque. Ce ne sera que peu de temps avant de faire le saut dans le troisième millénaire que les hommes auront ainsi été confrontés, et presque simultanément, à l'infiniment «grand» et à l'infiniment «petit». Double conquête en perspective...

Mais il s'agit d'une réflexion tout autre que celle de Blaise Pascal à laquelle nous convie ce texte paru dans la collection «Des hommes en changement». On y propose de s'interroger sur la condition masculine, sur les problèmes intimes et relationnels des hommes alors que certains rôles sociaux sont dé-

sormais remis en question du fait de leur identification à la «classe» sexuelle. Il appert que ce questionnement «local» est la prémisse d'une déconstruction des rapports sociaux de sexe, elle-même préalable à toute modification ou révolution sociale.

C'est dans les maisons, au sein des couples et de leur domesticité que Welzer-Lang et Filiod, deux anthropologues français, ont établi leur «terrain». Les auteurs tracent sous nos yeux les «méridiens du domestique» grâce à l'observation participante. Leurs voix off, un peu comme celle du narrateur et cinéaste Truffaut, commentent la vie au sein du domicile conjugal. Les chercheurs, qui se présentent «avant tout (comme) des hommes», ont donc enquêté ou plutôt vécu chez et avec leurs sujets: des «hommes marginaux idéologiquement mais socialement et professionnellement très intégrés» dont ils décrivent l'emploi du temps, les locaux de travail, le déroulement des repas, la vie affective, les règles d'hygiène (jusqu'au nombre de douches!), etc. Ces fragments de quotidien tournent autour de la question du propre et du rangé, de l'ordre et du désordre, révélateurs de la sexuaction des pratiques:

Le propre, le rangé et le désordre sont tout à la fois supports et objets visibles de la négociation des rapports entre sexes. Ils montrent les limites spatiales de la sexuaction de l'espace domestique et les effets de la division sociale et sexuelle du travail. (p.258)

De quatre années d'étude (1988 à 1991) résulte ce livre dont la première partie expose les terrains d'enquête: six mini-histoires de vie; la seconde partie procède aux analyses et réflexions. Les chiffres, s'ils datent de 1985-1986, demeurent d'actualité: la femme salariée avec au moins un enfant consacre plus de cinq heures par jour au travail domestique alors que son conjoint y accorde moins de trois heures. La différence ne loge pas uniquement dans le quantitatif. Welzer-Lang et Filiod dénotent chez les sujets féminins une notion préventive de l'ordre tandis que celui-ci joue une fonction curative chez leurs sujets masculins. À ce propos, le constat sur la «grotte» d'Antoine est éloquent:

Le rangement n'est pas préventif, pour faire beau ou propre... il devient nécessaire lorsque la menace d'être submergé apparaît. Ici, la principale préoccupation est d'avoir un accès possible au fauteuil devant la table, à quelques places sur la table, à la cuisine, au lit et à une petite étagère où sont rangés des photos et des textes.» (p. 210)

L'étude de l'intersubjectivité permet la compréhension de faits sociaux: «Pour moi, le je t'aime, c'est une émotion, pour l'autre, c'est souvent un projet, un chèque en blanc.» (p. 57) Welzer-Lang et Filiod révèlent la vie domestique dans ce qu'elle a d'universel: des hommes qui ont tout à gagner en perdant leurs privilèges. Construire l'Humain à l'échelle planétaire est à ce prix: la déconstruction du masculin.

AZÂDÉE AZÂD

La paternité usurpatrice. L'origine de l'oppression des femmes.
Les Éditions du Remue-ménage, 1985, 261 pages

Dans un tout autre ordre d'idées par sa perspective et par son style, le texte d'Azâdée Azâd est là où on l'attendait le moins. Lire en 1997 certains textes rédigés dans les années quatre-vingt ne se fait pas impunément. On reste étonné et sans nostalgie devant ce ton, ce vocabulaire hérités des écoles marxisantes régnant jadis de toute autorité. Écriture aujourd'hui aussi lointaine qu'étrange.

Autant les auteurs «masculinistes» tels que Welzer-Lang et Dorais nous apprivoisent par le subjectivisme de leur discours, par les références au «vécu» qui traversent leurs textes, autant Azâdée Azâd, sociologue iranienne, se présente sous des dehors rébarbatifs. Sa grille est austère et sévère, tel un tchador au-delà duquel on doit persévérer pour discerner son regard. D'entrée de jeu, cet ouvrage théorique s'avère dissident de l'approche marxiste qui ignore les dimensions de procréation et de production domestique dans le dynamisme des rapports sociaux: «Il ne pose pas l'apparition de la propriété privée des moyens de production comme la cause ultime de l'oppression des femmes, mais bien plutôt la création de la paternité sociale.» (p. 6)

Se fondant sur des données ethnographiques, anthropologiques et sociologiques, *La paternité usurpatrice* propose un éclairage politique nouveau des rapports homme/femme, de l'âge de pierre à nos jours. Ce projet ambitieux se double d'une perspective radicale qui préconise rien de moins que «l'abolition de la paternité sociale, en tant que condition essentielle de la libération des femmes». Il s'agit donc d'un texte tout à fait en accord avec les discours de Welzer-Lang ou de Dorais puisqu'il dénonce, quoique de façon beaucoup plus virulente, le patriarcat comme fondement du sexisme et

des abus qu'il entraîne. Là où le texte demeure unique, c'est par son aplomb et son refus d'arrondir les coins. L'urgence semble interdire toute diplomatie ou rectitude «politique». Les prétentions et les ambiguïtés de la paternité biologique et sociale sont hachées menu et ne résistent pas au regard perçant de l'auteure.

L'analyse bien documentée d'Azâd – parmi ses nombreuses références, on rencontre Hérodote, Samuel de Champlain, Homère, Bateson, Reich, Engels, Malinowski, etc. – repose cependant sur une hypothèse: celle d'un gynocentrisme dont elle établit a posteriori les caractéristiques. Sa description de l'appropriation du travail procréatif des femmes par l'usurpation masculine de l'enfant nous convainc néanmoins de l'imposture de la paternité sociale, «exemple remarquable de la possibilité d'obtenir quelque chose pour rien». (p. 115)

Ce n'est pas le rôle productif subalterne et la dépendance économique des femmes qui ont motivé leur mise en esclavage procréatif mais au contraire leur esclavage procréatif, nécessaire à la création de la paternité, qui non seulement exige leur rôle productif subalterne et leur dépendance économique envers les hommes, mais crée aussi leur esclavage domestique (le soin des enfants pour le compte du mari et l'entretien de ce dernier par les travaux ménagers serviles) et leur esclavage sexuel (la soumission aux «devoirs conjugaux», la prostitution, le traitement comme objets sexuels, etc.). (p. 136)

Alors que la découverte de la paternité biologique aurait entraîné un renversement des rôles sociaux, peut-on espérer une réconciliation des intérêts suite à la redéfinition de la maternité biologique (à l'heure des développements de la technologie procréative) ou à la conquête de l'espace domestique familial par les hommes? Azâdée Azâd termine son ouvrage ainsi:

En somme l'intégration des femmes sur un plan égalitaire dans le procès de production est une condition nécessaire mais non suffisante de leur libération. Celle-ci dépend aussi et surtout de l'abolition de la paternité sociale et de la réintégration des hommes sur un plan égalitaire dans le procès de production domestique, c'est-à-dire dans les travaux domestiques de la reproduction quotidienne et de l'éducation-soin des enfants et ce, à titre de parent maternel, d'ami ou de gardien, et non à titre de père usurpateur». (p.220)

Dix ans plus tard, dit-on autre chose?

Lysanne Langevin

AUDE

Cet imperceptible mouvement

XYZ, Coll. «Romanichels», 1997, 125 pages

Le mouvement en question, celui du titre, c'est la vie, ce spasme, cette énergie qui nous anime inexplicablement. Dans treize textes sobres et émouvants, l'auteure tente de cerner ce mystère tout en sachant qu'il lui glissera sur la main, comme un rayon de soleil, en conservant toute son opacité.

On trouve dans ces pages une voix feutrée, un souffle délicat, une manière originale de dire que l'écrivaine a développée depuis son premier recueil, *Contes pour hydrocéphales adultes* (Tisseyre, 1974), et que ses lecteurs reconnaîtront. Il s'est écoulé dix ans entre son dernier livre (*Blanc de brume ou Les aventures d'une petite fille que l'on croyait partie avec l'eau du bain*, Roseau, 1987) et celui-ci. Si l'on en croit la quatrième de couverture, ce furent dix années consacrées à chercher la lumière au sein des ténèbres.

Cet imperceptible mouvement est porteur d'ambiances inquiétantes, menaçantes, de violence larvée, de tendresse et de résignation amère. L'ensemble repose sur un contraste habilement exploité entre la fragilité des êtres et la mouvance discrète mais implacable des forces de la nature. Des descriptions concises et un vocabulaire précis rendent les textes efficaces et leur donnent une force poétique indéniable.

Depuis six ans, la roseraie est à l'abandon. Le gravier des allées a maintenant disparu en grande partie sous la mousse de thym et le lierre rampant. Les roses y poussent encore en abondance, mais elles sont plus petites [...] La peinture blanche des pergolas s'écaille par endroits. (p. 47)

Voilà, en quelques lignes toutes simples, le décor dans lequel se déploie la nouvelle «Période Camille». On y reconnaît l'opposition que je soulignais plus tôt entre l'exubérance sauvage des forces vives et l'éphémère humain représenté par l'écaillage de la peinture. Au cœur de ce paradoxe, le souvenir d'une femme stimulera la création d'une toile par un peintre tourmenté. De la tourmente des couleurs et des formes émergera finalement le visage apaisé de l'obsédante absente.

Un autre texte marquant s'intitule «Tout est ici». Nous y découvrons un personnage enfermé dans un lieu insalubre, à la fois prison et hôpital, où des détenus à la santé précaire rêvent de leur existence grâce à un jeu de cartes constitué

d'images représentant les éléments de la vie extérieure. On ignore pourquoi ces personnes sont incarcérées, qui elles sont ou quelle société les a condamnées. Les repères temporels sont également flous, ce qui ajoute à l'intérêt du récit.

Dans «Les chiens», deux bêtes douées d'intelligence, Gauche et Droite, s'efforcent de dresser un homme prénomé Francis. Tout en observant les oiseaux, ce dernier apprend graduellement à se laisser mener par les deux braques. C'est en renonçant à les soumettre à sa volonté qu'il devient finalement leur maître.

Autre récit remarquable, «Iris» nous parle d'un photographe à qui on a confié sa nièce. Celle-ci a été témoin de la noyade de ses parents et a enfermé sa douleur dans un silence presque total. Son mutisme la rend difficile à approcher. Alexandre n'a d'autres choix que d'utiliser le moyen de communication qu'il connaît le mieux, la photo, pour pénétrer les pensées de cette adolescente. À la longue, ses efforts pour saisir l'âme d'Iris et la fixer sur la pellicule suscitent une troublante tension érotique.

«Le colis de Kyoto», quant à lui, se déploie autour d'un cageot de bois contenant un coffret vide. En fait, ce coffret contient le silence, ultime présent d'un père absent à son fils.

Même si je ne décris ici que quelques-unes des parties de ce livre, je tiens à souligner la justesse et la puissance évocatrice de l'écriture dans l'ensemble. La langue utilisée est impeccable. Son apparente simplicité cache une rigueur exemplaire.

Daniel-Louis Beaudoin

En hommage au Conseil des Arts du Canada

Cette année, le Conseil des Arts du Canada célèbre 40 années d'aide publique aux arts.

Avant la création du Conseil, il n'y avait aucun organisme national vers lequel les artistes, les éditeurs et organismes artistiques du Canada auraient pu se tourner pour faire soutenir leur travail de création. Le nombre d'artistes professionnels, d'écrivains et d'éditeurs de livres et de périodiques était peu élevé. Depuis la fondation du Conseil des Arts du Canada, en 1957, et l'établissement de programmes d'aide à l'édition consacrée aux arts, notre littérature s'est développée et est maintenant reconnue comme l'une des meilleures du monde.

L'édition de périodiques d'art et de littérature au Canada est très difficile en raison des économies d'échelle dont bénéficient les grands éditeurs étrangers et de la prédominance de leurs périodiques dans nos kiosques. Le financement public de l'édition consacrée aux arts est essentiel si nous voulons pouvoir nous raconter et faire connaître notre art au reste du monde. Le marché à lui seul ne peut soutenir la riche diversité de l'activité artistique et de l'édition que nous connaissons depuis quelque temps au Canada.

Le Conseil des Arts du Canada a joué un rôle-clé dans le succès des arts au Canada. Mais en dépit de nos triomphes artistiques, au Canada et à l'étranger, l'aide publique aux arts fait face à d'importantes réductions. Si vous croyez que la contribution du Conseil des Arts du Canada à votre communauté et aux périodiques qu'il soutient est importante, faites-le savoir à votre député. Sans la contribution de l'aide publique aux arts, il serait beaucoup plus difficile de publier un périodique comme le nôtre.

La revue *Mæbius*